Paule Riverside
Professeure de lettres classiques
Lycée Jean-Baptiste Corot, Ville-Sur-Mer

Échos et reflets

Ode Tétrine, Hendecasyllabes, vers 1 à 11, vers 1 à 11, vers 1 à 11, vers 1 à 11

ÉCHOS ET REFLETS

LES VEUX

Ô ton sourire, ô ton front de rondeur calme!
Ô vitrine, ou mes yeux sont plus beaux que le ciel

Ô ton sein, ô ton sein, ô ton sein qui me tue!
Les yeux qui m'ont pris beaux yeux & plus clairvoyants

Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!
Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!

Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!
Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!

Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!
Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!

CONQUÊTE DES ÎLES

DÉCOUVERTE
Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!
Ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre, ô ton ventre!

Pour mes voluptés de poète,
J'amalgamerai les couleurs,
Je tresserai les chants de fête
Et je ferai jaillir les fleurs.

CHANSON NOCTURNE

UN flot d'étoiles coule et fuit
Vers l'énigme des portes closes.
L'ombre fébrile de la nuit
Brûle d'une flamme de roses.

La lune dérobe au soleil
Le souvenir d'une heure aimée,
Et le parfum de ton sommeil
S'échappe ainsi qu'une fumée.

Il est si divin dans la nuit
Qu'il semble une flamme de roses...
Le flot des astres coule et fuit
Vers l'énigme des portes closes.

John William Waterhouse (1849–1917), *Narcisse* (1912), collection particulière.

NACRE SUR FOND D'OR

LA forêt s'attendrit à l'écho de ta voix ;
Les lucioles d'or aiguisent leurs lumières ;
Je ceins d'iris ton front de vierge, et je revois
Le frisson blanc de tes paupières.

Mon cœur a réfléchi ton cœur pervers et pur :
Je cueillerai pour toi les roses des allées
Où le couchant s'attarde, ivre d'antique azur
Et de poussières étoilées.

La nacre mêle à l'or ses reflets irisés.
Au loin l'âcre sanglot de la mer s'atténue
Et, sous l'acharnement tiède de mes baisers,
Jaillit la fleur de ta chair nue.

PRESSENTIMENT

PAREILLE à ceux-là que la paix
Enclôtre dans l'ombre endormie,
Pâle sous tes cheveux défaits,
Tu m'apparus, ô mon Amie !

Il me semblait que les tombeaux
Ouvraient pour toi leurs larges portes,
Parmi les chants et les flambeaux
Et les violettes des Mortes.

L'air de l'aurore s'affligea
De ton renoncement auèbre.
Tes épaules portaient déjà
Le poids funèbre de la terre.

ÉTOILE SUR LE NAVIRE

TRISTEMENT je rêvais en regardant les flots...
Le vent occidental portait ma rêverie
Vers des cieux inconnus, et les anciens sanglots
Sourdaient confusément dans mon âme meurtrie.

Sur les embruns, fleuris de sillages légers,
Se mirait le reflet orangé d'une voile,
Et, fraternel parmi les astres étrangers,
Souriait le regard attendri d'une étoile.

Triûlement je rêvais en regardant les flots
Que fendait le passage orangé d'une voile ;
Dans mon âme, où sommeilaient d'antiques sanglots,
Souriait le regard attendri d'une étoile.

DÉPART TROUBLE

DES arbres déchus de leurs gloires
S'exhalent les regrets tardifs,
Et les roses rouges et noires
Dardent leurs parfums sous les ifs.

Voici l'heure des adieux mornes,
Ô mon Désir ! ô mon Souci !
Je vais par les chemins sans bornes,
Car les lys se meurent ici.

Tes seins livrent à l'air nocturne
Leurs dangereuses floraisons :
Accorde à mon voeu taciturne
Tes mains qui filtrent les poisons.

Les oiseaux que le jour accable
Prennent leur ténébreux essor,
Et tes longs pieds creux sur le sable
Ont laissé leur empreinte d'or.

La luciole tremble et brûle
Moins que ton incertain regard...
J'entends au fond du crépuscule
Le divin sanglot du départ.

BAISER PAÏEN

ACCORDE à mon baiser tes lèvres de Ménade.
Sur l'horizon bleuit la pâle Pléiade.
Tu dors sous l'olivier et le magnolia
Et tes membres en feu, que l'Éros délia
Ainsi que fait la mort, frémissent par saccade...
Accorde à mon baiser tes lèvres de Ménade.

Le chant de l'Adonis et l'hymne du Linos
Se mêleront aux parfums troubles de Paphos,
Et mes mains dénoueront ta ceinture d'opale.
Les feuilles neigeront sur l'or de ta sandale.
Tu viendras près des lacs où meurent les lotos,
Où viennent se baigner Adonis et Linos.

Là-bas, j'égrènerai mes rires de Faunesse
Que le souffle pesant des vendanges oppresse,
Et je saccagerai les lits et les vergers.
Viens, tu reûpireras l'odeur des orangers
Sur la couche où bondit mon automnale ivresse,
Viens, ton corps subira mes viols de Faunesse.

GRAVITÉS DE LA SOLITUDE

JE vis dans le farouche exil
De la volupté qui s'isole,
Et le rythme de ta parole
Fait rire en moi les chants d'avril.

J'aûpire les fraîcheurs noûturnes
Et la langueur de ton repos,
Dans l'ombre de tes yeux mi-clos
Et sur tes lèvres taciturnes.

Le sanglot lointain des douleurs
Ne trouble plus la quiétude
De notre étrange solitude,
Ivre de musique et de fleurs.

Ah ! les soirs de fauve agonie,
Versant les rayons violets !
Ah ! les échos et les reflets
Des temples lascifs d'Ionie !

Illustration de la page titre de l'édition de 1903.
Artûte inconnu.

Echos et reflets,
recueil de Renée Vivien, née Pauline Mary Tarn (1877-1909)
et d'Hélène Betty Louise Caroline de Zuylen de Nyevelt de Haar,
née de Rothschild (1863-1947), est paru
sous le pseudonyme conjoint de Paule Riversdale,
chez Alphonse Lemerre,
à Paris, en 1903.

ISBN : 978-2-89854-736-2
© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal – BAnQ : quatrième trimestre 2025

– 2 737e leûturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org